recevoir à bras ouverts les jeunes japonais qui venaient apprendre nos sciences. Il en est résulté qu'une véritable légion d'ingénieurs instruits par nous ont doté le Japon d'une flotte formidable.

Il y a eu vendredi dernier exactement vingt-trois ans que le Japon lança son premier bateau à vapeur. Il en possède maintenant plus de treize cents.

Industrie rivale

Les Japonais n'ont pas seulement soigné les choses de la guerre, ils ont établi chez eux une industrie admirable, munie de l'outillage le plus perfectionné. De sorte, par exemple, que le marché de soierie de Lyon subit par le monde une dépréciation considérable en faveur des soieries d'origine japonaise. Les cotonnades se sont multipliées d'une façon tellement considérable qu'elles font reculer partout celles de Manchester. On vend à Hong-Kong des parapluies à aiguille, pure soie, d'une fabrication irréprochable au prix de cinq francs.

Le parapluie anglais a dû reculer ; on n'en voit plus en Extrême-Orient. Les allumettes se vendent à raison de 300 pour un sou.

Oui, les Japonais se sont aperçus qu'au lieu de s'entretuer comme jadis il fallait produire, mais lorsqu'ils eurent produit se dressa devant eux le problème fatal : l'écoulement de la production. C'est alors qu'ils songèrent à ouvrir des débouchés. Leur premier soin fut de jeter leurs regards vers les pays qu'ils avaient devant eux : la Corée et la Mandchourie. Et ils tentèrent de s'y établir.

La Corée

La Corée est un pays assez peu connu. Elle a une arête montagneuse qu'on nomme les Alpes Mandchouriennes et est couverte de forêts.

Vers la côte, assez découpée, dévalent une quantité de torrents peu navigables, à l'exception du fleuve sur lequel est établi Séoul, la capitale, qui compte 200,000 habitants. C'est le plus grand flot du monde, et le niveau monte d'une dizaine de mètres d'une marée à l'autre.

Certains navires peuvent aller jusqu'à proximité de Séoul dont le port, Chemulpo, est situé à environ 40 kilomètres.

Il y a d'autres ports : Fousan et Gensan. La Corée est fertile dans la partie qui touche à la Chine. On signale dans la partie montagneuse la présence de divers métaux. La superficie de la Corée est environ des 2/5 de la France.

La Mandchourie

La Mandchourie est située derrière le grand fleuve Yalu qui la sépare de la Corée. Elle a une superficie égale à celle de la France et de la Belgique réunies. Sa capitale est Mukden, ville de plus de 200.000 habitants. Ce pays possède une grande plaine, celle du Lio, sortant de la Mongolie et susceptible de culture. On y exploite du charbon et du minerai de fer.

Nous voyons s'avancer vers le sud une autre presqu'île avec Port-Arthur et Dalny. Cette presqu'île semble aller au-devant d'une autre, la province de Shan-Tung où se trouve Wei-Hai-Wei et qui commande au golfe de Petchili ouvert sur Pékin.

Première guerre avec la Corée

Au XVIIe siècle, les empereurs Mandchous, maîtres de la Corée, furent vaincus par les Chinois. Le pays devint vassal de la Chine, mais ce vasselage se bornait à de simples tributs annuels. Derrière le Yalu avait été dressée une zône neutre de 50 kilomètres, où les Chinois et les Coréens ne pouvaient se rencontrer.

En 1866 la Corée eut une première fois affaire avec les Européens. La France envoya une petite expédition conduite sans vigueur qui fut forcée de quitter le pays. En 1871 nouveau contact ; cette fois avec les Etats-Unis qui avaient eu un bateau pillé. L'expédition américaine comme l'expédition française dut reculer et les Coréens dès lors se crurent invincibles. En 1884 ils reçurent les premiers coups de fusil des Japonais qui exigèrent dans le traité de paix qui suivit, que l'armée coréenne aurait des instructeurs japonais.

Mauvaise foi japonaise

En 1885 un traité fut passé entre la Chine et le Japon. La première s'engageait à ne pas envoyer de troupes en Corée sans en prévenir au préalable le Japon qui enverrait alors un nombre égal de soldats.

Les ports restaient ouverts au commerce japonais. Les Etats-Unis réclamèrent, puis la Russie, l'Angleterre, la France, de telle façon que les Coréens se virent très menacés. Ils formèrent une société secrète qui prépara un grand soulèvement.

Les Chinois envoyèrent 2500 soldats ; les Japonais, violant leur signature en envoyèrent 5000 et comme la Chine protestait ils déclarèrent que tout nouvel envoi de troupes chinoises serait considéré comme un *casus belli*.

La Chine néanmoins envoya des soldats. Sans la moindre déclaration de guerre, les Japonais attaquèrent un bateau anglais transportant des Chinois commandés par un major allemand.

Trois cuirassés chinois escortaient le transport. Les Japonais coulèrent tous les bâtiments. On recueillit le capitaine anglais et le major allemand.

Le premier trouva que les Japonais étaient charmants, il les trouvait d'autant plus gentils qu'ils avaient versé 3 millions et demi pour les armateurs. Peu importaient les milliers de vies humaines sacrifiées.

La guerre avec la Chine

La guerre s'engage. Les Japonais marchent de victoire en victoire. Les Chinois sont perdus. Alors se produisit en Europe un mouvement de stupeur et de regrets. Les grandes puissances s'agitèrent. La France eut à certain moment une attitude peu glorieuse au point de vue moral. Elle s'était rapprochée de l'Angleterre, et ensemble menaçaient le Japon.

Celui-ci répondit : Que la France prenne le Yunam, que l'Angleterre ait la libre circulation sur tous les fleuves, mais qu'on nous laisse la Corée. »

Halte-là

Le marché allait se conclure lorsque tout à coup la Russie somma le Japon d'avoir à évacuer la Corée. La France marcha de concert avec son alliée, l'Allemagne également, de sorte que les Japonais s'arrêtèrent.

Déjà le traité de Simonosaki était signé avec la Chine qui cédait au Japon : la Corée et la Mandchourie, Port-Arthur, l'île de Formose, les îles Pescadores et lui payait une indemnité de guerre deux milliards.

Le traité fut retouché, le Japon ne reçut que Formose et les Pescadores et l'indemnité fut réduite à 800 millions. La Chine vaincue obtenait une paix avantageuse. Le Japon vainqueur était placé dans une position humiliante.

Le but de la Russie

C'est que la Russie ne pouvait laisser prendre les pays qui continuent pour ainsi dire ceux qu'elle a pacifiquement conquis, cette Sibérie qui a d'immenses ressources, et qui renferment des trésors insoupçonnés en charbon, en étain, en manganèse et même en or, et aussi des forêts inépuisables.

Dans vingt ans, cet immense territoire produira des quantités fabuleuses de marchandises.

Aussi, en prévision de cet avenir brillant, la Russie a-t-elle entrepris une œuvre gigantesque un chemin de fer de 8000 kilomètres qui relie la Mandchourie à St-Pétersbourg et à Paris. Un effort aussi prodigieux doit rapporter à ceux qui l'ont accompli et ils ne peuvent laisser à d'autres ce débouché sur l'Orient. Aussi la guerre à laquelle nous assistons est elle différente de celles qui l'ont précédée ; c'est une guerre économique, c'est l'évolution qui fait son œuvre. Donc la Russie a construit son Transsibérien. En 1896 elle se fit céder par la Chine le droit de faire surveiller son chemin de fer par des troupes. Les Russes s'établirent ainsi en Mandchourie provisoirement, comme les Anglais se sont établis en Egypte.

Le partage

L'Angleterre s'en émut. Elle chercha à créer des ennemis à la Russie et se tourna vers le Japon. Elle trouva d'abord une certaine résistance.

En 1897, quelques missionnaires allemands ayant été massacrés, Guillaume lança aussitôt sa flotte. La Chine céda un port dans la presqu'île de Shan-Tung, le port de Kiao-Tchéou position admirable placée sur la latitude de Marseille et qui jouit d'un climat comparable à celui de notre Provence.

L'Angleterre menaçante se calma soudain se retournant vers le Japon. Il restait à celui-ci le port de Wei-Hai-Wei, juste en face de Port-Arthur, comme caution de l'indemnité de guerre due par la Chine. L'Angleterre avança à celle-ci l'argent nécessaire pour se libérer et se fit donner au mois d'avril 1897, le port de Wei-Hai-Wei.

Les préparatifs japonais

Le Japon consacra uniquement à la flotte et à l'armée l'indemnité de guerre de la Chine et y ajouta un milliard 200 millions. En sept ans le Japon a dépensé 2 milliards de francs pour son armée. Les Russes et les Japonais s'associèrent. En 1898 ils étaient sur le même pied en Corée. Le Japon fit construire le chemin de fer de Chemulpo à Fousan, en passant par Séoul.

Dans le courant de l'année dernière, les Japonais résolurent de faire évacuer la Corée et la Mandchourie par les Russes. Ils en firent sommation à ceux-ci qui d'abord ne répondirent pas, puis essayèrent des moyens dilatoires. Les Russes ne voulaient pas abandonner la Mandchourie où ils ont établi un tronçon de chemin de fer qui va jusqu'à Port-Arthur puis longeant la côte, relie Tien-Tsin pour aller jusqu'à Pékin.

La première locomotive qui entra à Pékin par une brèche qu'avaient faite les armées européennes, sortait de Fives-Lille.

Le Tsar voulait la paix

La Russie voulait la paix. Ses dernières notes en témoignent hautement. Dans l'avant-dernière il faisait au Japon de très importantes concessions. Il consentait à lui abandonner toute la partie méridionale, la plus riche. Les Japonais refusèrent.

La dernière note du Tsar que le Japon prétend ne pas avoir reçue, faisait encore de plus grandes concessions : il abandonnait toute la Corée et promettait d'ouvrir les ports à toutes les nations, donc au Japon lui-même.

M. Merchier flétrit l'attaque des japonais qui, sans déclaration de guerre, comme ils l'avaient déjà fait avec les Chinois, attaquent les Russes à Port-Arthur.

L'orateur croit que la guerre engagée sera très longue à cause de son caractère nouveau, des grands espaces à parcourir, de l'égalité de force des armées.

La guerre actuelle n'est plus inspirée par des querelles de nationalités : elle a pour but le placement des produits. Elle représente en cela l'ultime progrès de la civilisation.

Le rôle de la France

Le progrès s'affirme d'une façon brutale par l'entrée de cette locomotive dans Pékin broyant tout devant elle. Nous avons collaboré à cette première main-mise sur l'empire chinois, mais de l'aveu de tous, nos troupes ont été plus douces que les autres. Les Chinois se rapprochaient volontiers des Français, se recommandaient d'eux parce qu'ils avaient reconnu que fidèles à nos traditions nationales, nos soldats étaient plus pitoyables et surtout moins âpres au gain.

Le rôle de notre pays n'en est que plus glorieux. Ouvrez la carte du monde et voyez quelle place infime nous y tenons territorialement. Pourtant notre patrie jouit partout d'une influence énorme. Ce sont les idées qui la lui ont value, ce sont les idées des philosophes français du XVIIIe siècle qui ont cheminé par le monde, transportées par nos soldats dans les plis du drapeau tricolore.

M. Merchier cite un passage des mémoires d'un officier russe qui avant d'entrer dans Paris avec les alliés déteste la grande ville et la France. Puis il se laisse conquérir par les idées, les adopte, reste longtemps chez nous, devient révolutionnaire.

Quelles sont donc ces idées ? C'est la bienveillance, l'optimisme, la philanthropie, l'amour du prochain, la solidarité.

Tout en faisant respecter ses intérêts et ses droits, la France doit songer qu'elle a toujours joué un rôle glorieux : celui de maître d'école. Qu'elle s'efforce de continuer, d'apprendre aux hommes à s'entr'aimer. Je voudrais — cette idée va peut-être faire sourire — que soit répandue partout la *Déclaration des Droits de l'Homme*, cet évangile si majestueux qu'on ne doit pas le salir en le transformant en enveloppes à boulets de canons.

De chaleureux et prolongés applaudissements ont accueilli la très intéressante conférence de M. Merchier, qui éclaire d'une façon lumineuse les causes du terrible conflit auquel nous allons assister.

M. Cliquennois-Paque l'a remercié au nom de tous, et de nouveaux applaudissements ont donné une approbation vibrante à ses paroles.

La matinée s'est terminée par une représentation de la *Papillonne*, enlevée avec brio par l'excellente troupe du Kursaal.

Paul LEBRUN.

Les tramways Mongy. — Voici d'après le *Journal officiel* le cahier des charges des cinq lignes du réseau Mongy déclarées d'utilité publique.

Voici, en premier lieu, le tracé qui sera suivi par les cinq lignes :

Ligne A, du boulevard projeté. — 1° Branche partant de Lille, place St-Martin, pour aboutir à Tourcoing, place Charles-Roussel. — Cette branche empruntera le quai de la Basse-Deûle, la porte d'eau de la Basse-Deûle à élargir et la voie à ouvrir jusqu'à l'ancienne ligne du littoral ; elle sera établie en déviation entre la rencontre de cette ligne et l'origine du boulevard projeté ; elle empruntera ensuite le boulevard projeté jusqu'à Tourcoing ; le quai de Marseille, la rue Charles-Wattine, la place Thiers, la rue Chanzy, la rue Fidèle-Lehoucq et la place Charles-Roussel.

2. Branche partant de Lille, place des Buisses, pour aboutir à Roubaix, place de la Liberté. — Cette branche empruntera la porte à ouvrir place des Buisses ainsi que la voie à créer à la suite jusqu'à l'ancienne ligne du littoral ; elle sera établie en déviation entre la rencontre de cette ligne et l'origine du boulevard projeté ; elle empruntera ensuite ledit boulevard jusqu'au parc de Barbieux à Croix, et longera ce parc du côté de l'avenue de Jussieu, puis le boulevard de Paris, le boulevard Gambetta et la place de la Liberté, à Roubaix.

3. Branche partant de la place aux Bleuets, par la rue des Urbanistes pour aboutir au point de départ du boulevard, situé sur le territoire de La Madeleine, au pied des glacis de la fortification de Lille.

Ligne B, de Lille (place des Buisses) à Leers (place). — Cette ligne empruntera comme la précédente, la porte à ouvrir place des Buisses, la rue des Guinguettes, la rue de Bouvines, la rue de Lannoy, le chemin de grande communication, n° 6, la route départementale n° 19 et le chemin d'intérêt commun n° 142 jusqu'à la place de Leers.

Ligne C, d'Hem à Roubaix (place de la Liberté). — Cette ligne empruntera, à partir du chemin du Rivage, la route départementale n° 19 dans la traversée d'Hem, l'avenue nouvellement ouverte à Hem, entre la route départementale n° 19 et l'avenue des Villas, l'avenue des Villas, la rue Regnault, la place du Travail, la rue La Rochefoucauld, la rue Ingres, la rue Lesueur, la rue Jean Goujon, la rue du Tilleul (tronçon commun avec le réseau projeté de Roubaix entre les rues de Tunis et du Coq-Français), la rue du Coq-Français, le boulevard Gambetta et la place de la Liberté.

Ligne D, de Leers au Blanc-Four, à Roncq. — Cette ligne empruntera le chemin d'intérêt commun n° 91, de la place de Leers au passage à niveau du Tilleul, rue de l'Epine, la rue Winoc-Chocquel, la rue de l'Est, la rue Verte-Feuille, la place Victor-Hassebroucq, la rue de l'Hôtel-de-Ville, avec raccordement de la ligne A par la place St-Christophe, la Grand'Place, la rue de Lille et la route départementale n° 14 jusqu'à la route nationale n° 17 à Roncq, hameau du Blanc-Four.

Ligne F, de Leers à Roubaix (place de la Liberté). — Cette ligne empruntera, à partir de la place de Leers, les chemins d'intérêt commun n° 142 et 135, la rue de Leers, le boulevard de Beaurepaire, le boulevard de Colmar, le boulevard Gambetta et la place de la Liberté.

Pour ces cinq lignes, les projets d'exécution seront présentés dans un délai de six mois à partir de la date du décret déclaratif d'utilité publique, c'est-à-dire à partir du 22 février.

Les travaux commenceront aussitôt après l'approbation des projets d'exécution, sauf en ce qui concerne la ligne du boulevard où les travaux du tramway ne commenceront qu'un mois après la remise de la plate-forme au concessionnaire. Le réseau entier devra être livré à l'exploitation trois ans après l'achèvement de la plate-forme du boulevard.

Si l'on se reporte à la convention passée entre MM. Vincent et Mongy, on voit que le département aura construit les deux branches du boulevard pour le 1er octobre 1905.

C'est donc le 1er octobre 1908 que les cinq lignes ci-dessus mentionnées devront être mises *en exploitation*.

Les lignes seront à voie d'un mètre. Les voitures larges de 2 m. 10 auront 3 m. 20 de hauteur, non compris la perche du trolley. Dans les parties à double voie, la largeur de l'entrevoie sera de 1 m. 50.

Le nombre minimum des voyages qui devront être faits tous les jours dans chaque sens, sauf le cas de force majeure, est fixé à 40 en été et 30 en hiver pour les lignes du boulevard et à 16 et 15 pour les autres lignes.

Trois ans après la mise en exploitation, l'administration pourra exiger, sur les lignes du boulevard, un service de dix minutes en dix minutes.

Le service journalier commencera le matin à 7 heures en été et à 8 heures en hiver, pour finir en toute saison à 11 heures du soir. De plus des trains ouvriers coïncideront avec l'entrée et la sortie des ateliers.

Les trains se composeront de six voitures au plus et leur longueur totale ne dépassera pas 40 mètres. La vitesse sera de 25 kilomètres à l'heure et de 16 dans la traversée des agglomérations.

Les tarifs de transport seront : pour les voyageurs, 5 centimes par tête et par kilomètre (classe unique) avec minimum de perception de 10 centimes ; pour les marchandises en grande vitesse, 0 fr. 36 par tonne et par kilomètre ; en petite vitesse, les tarifs seront 20, 16, 14 et 10 centimes selon les marchandises qui sont divisées en quatre classes correspondant aux quatre prix ci-dessus. Par wagon complet pour les marchandises de ces quatre classes, le tarif sera de 8 centimes par tonne et par kilomètre.

Les tramways assureront le service de la poste, transporteront les sacs de dépêches et auront une boîte aux lettres accrochée à leur coffre.

La concession prendra fin le 1er octobre 1968.

UNE EXPULSION MOUVEMENTÉE

Un camelot grièvement blessé

Un incident dont les conséquences seront des plus fâcheuses s'est produit dans la nuit de samedi à dimanche dans un cabaret situé rue de Tournai.

Un camelot, Désiré Watzels, demeurant boulevard Victor-Hugo, 85, âgé de 38 ans, sous la violente poussée d'un cabaretier nommé Gaston Vyt, âgé de 23 ans, demeurant 34, rue de Tournai, qui voulait le mettre hors de sa demeure, est allé choir sur le sol et dans sa chute s'est fracturé le crâne.

Vers deux heures et demie du matin, tandis que la plupart des cafés venaient de fermer, qu'un silence relatif venait de se rétablir, des personnes attardées et des agents de service place de la Gare, entendaient tout à coup un bruit sourd, semblable à celui qu'un corps humain fait en tombant, puis presque aussitôt une porte se refermer.

Ils s'y dirigèrent immédiatement et trouvèrent, gisant sur le pavé, en face du *Café France*, 34, rue de Tournai, un individu qui ne donnait plus signe de vie et que l'on reconnut bientôt pour être un nommé Désiré Watzels, camelot, demeurant boulevard Victor Hugo.

Tandis qu'on transportait le blessé dans une pharmacie, située près de là, un agent qui avait aidé à le relever, frappait au *Café France* dont on venait d'éteindre le gaz.

Aussitôt le fils du propriétaire, Gaston Vys se leva, et vint ouvrir.

— « C'est vous, lui dit l'agent, qui venez de jeter ce malheureux sur le pavé ?

— « Oui, lui répondit le jeune homme. Et alors il raconta la scène qui s'était déroulée.

— « Il était environ une heure et demie du matin, dit-il, lorsque Désiré Watzels rentra chez moi en compagnie d'un consommateur, M. Jules Vercamst, demeurant rue St-Albin, 15, se fit servir plusieurs consommations.

« Il avait bu quelque peu mais n'en était pas arrivé au point de ne plus savoir ce qu'il faisait.

« Vers deux heures M. Vercamst s'en alla, je priai le camelot de payer ce qu'il devait et de s'en aller aussi.

« Je n'ai pas d'argent, me répondit Watzels et comme j'insistai le camelot m'empoigna par le corps.

« Devant cet air provocateur, je saisis l'individu par les épaules, je le poussai violemment dans la rue. »

Tournoyant sur lui-même Watzels tombait lourdement sur le pavé et se fracturait le crâne.

Le camelot, après avoir reçu un pansement sommaire, a été transporté à l'hôpital Saint-Sauveur.

Hier soir à sept heures, le malheureux n'avait pas repris connaissance, et se trouvait dans un état comateux.

M. Lecomte, commissaire de police, qui avait gardé Vyt à vue pendant tout le reste de la nuit, l'a remis en liberté dimanche soir à cinq heures et demie.

Durant toute la journée, il a interrogé les personnes qui avaient relevé le blessé.

L'état de Watzels est très alarmant.

Tombola des Sauveteurs. — Le Président, au nom de la Société tout entière, nous prie d'adresser ses plus vifs et ses plus chaleureux remerciements au nombreux public qui a bien voulu donner une nouvelle marque de sa vive sympathie à cette œuvre si éminemment intéressante et nous sommes heureux de répondre à son appel en donnant ci-après la liste des numéros gagnants :

Le numéro	171,	série	86,	gagne	5.000 francs.
»	933	»	98	»	2.000 »
»	101	»	92	»	1.000 »
»	660	»	108	»	500 »

Puis les autres lots sont répartis parmi les numéros suivants :

Série		n°s
1,	n°s	780.
2,	»	571.
3,	»	247, 310, 564, 925.
4,	»	478.
5,	»	180, 684.
6,	»	247, 637, 915.
7,	»	775.
8,	»	230, 327, 540, 883, 937.
9,	»	543, 817, 850.
10,	»	46, 171, 558, 959.
11,	»	353, 733, 766.
12,	»	424, 646, 686.
13,	»	416, 387, 557, 563, 850.
14,	»	568, 981.
15,	»	492, 623, 711, 921.
16,	»	223.
17,	»	24, 391, 394.
18,	»	312.
19,	»	541.
21,	»	351, 455, 822, 890.
22,	»	88, 548, 593, 602.
23,	»	296, 621, 688, 897.
24,	»	182, 393, 509, 888, 1000.
25,	»	179.
26,	»	458, 766.
27,	»	239, 412, 654.
29,	»	27, 78.
31,	»	88, 760.
32,	»	186, 611.
33,	»	324, 569.
34,	»	376, 728, 757.
35,	»	96, 205, 279, 648, 726, 747, 968.
36,	»	862, 875.
37,	»	815.
38,	»	642, 788.
39,	»	170, 506, 549.
40,	»	386, 763.
41,	»	476.
42,	»	580.
43,	»	76, 131, 893.
44,	»	29, 585, 900.
45,	»	191, 207.
46,	»	80, 259, 389, 594, 845.
47,	»	387, 528, 553, 725.
48,	»	11, 372, 430, 442, 514.
49,	»	229, 712, 793, 848.
50,	»	366, 443.
51,	»	256, 867.
52,	»	132, 218, 333.
53,	»	58, 622.
54,	»	242, 665, 826.
55,	»	76.
56,	»	836.
59,	»	169, 607.
60,	»	94, 427, 598, 843.
61,	»	141, 557.
62,	»	51, 536.
64,	»	46, 346, 91.
65,	»	614, 882.
66,	»	347, 479.
67,	»	169, 261, 497, 689, 733, 955.
68,	»	76, 203, 354, 547, 860, 980.
69,	»	238, 369.
70,	»	105.
71,	»	193, 206, 378.
72,	»	109, 263, 543, 562, 696, 681, 969.
73,	»	670.
74,	»	77, 196, 477, 482, 683, 685.
75,	»	464, 482, 492, 573.
76,	»	42, 56, 327, 981.
77,	»	250, 362, 787, 838, 850, 879.
78,	»	889, 985.
79,	»	142, 186, 188, 390, 608, 752.
80,	»	583, 940.
81,	»	91, 150, 265, 759.
82,	»	92, 167, 232, 456.
83,	»	303, 423, 875.
84,	»	96, 236, 274, 288, 322, 644.
85,	»	243, 259, 545, 696
86,	»	218, 365, 681, 991.
87,	»	231, 608.
89,	»	184, 229, 424, 504, 744, 898.
90,	»	332, 791, 896, 944.
91,	»	45, 57, 117, 183, 671, 922.
92,	»	164, 548, 765, 889, 991.
93,	»	288, 323, 740.
94,	»	262.
95,	»	7, 875.
96,	»	725, 764, 940.
97,	»	320, 899.
98,	»	337, 705, 791, 824, 967.
99,	»	86, 262, 822, 889, 950.
100,	»	71, 84, 179, 205, 439, 511, 817.
101,	»	96, 248.
102,	»	295, 506, 767.

Nous publierons demain la suite des numéros sortis.

NORD

Dunkerque

Le bateau de pêche à vapeur *Notre-Dame de Lourdes* n° 2546, ayant Boulogne comme port d'attache, se trouvait en mer près et au Sud-Ouest du Ruytingen, lorsque le bateau buta de l'avant contre une épave.

Le *Notre-Dame de Lourdes* venait de se heurter contre les débris du vapeur *Orantes* qui coula il y a quelque temps dans ces parages. Une brèche très large et profonde se produisit à babord-avant du bateau boulonnais qui, heureusement pour lui, avait une cloison étanche ; sans cela, une voie d'eau se serait déclarée et il était irrémédiablement perdu.

Il a pu se réfugier dans le port de Calais où on l'amarra quai de la Colonne.

CRAYWICK. — Hier, M. J. Costenoble, conduisait un cheval attelé à un chariot et se trouvait assis sur l'animal, lorsque soudain celui-ci effrayé se cabra et renversa son conducteur. Dans sa chute M. Costenoble se fit de graves contusions sur diverses parties du corps.

FINANCES

Paris, le 27 février 1904.

En sympathie avec les places étrangères, notre marché témoigne tout d'abord d'excellentes dispositions, accentuant son mouvement de reprise de la veille.

Toutefois, après la réponse des primes, on se montre généralement plus calme et, tout en restant ferme, la Bourse ne clôture pas aux plus hauts cours requis.

Notre Rente gagne encore 17 centimes à 95.37, après même 95.50.

Les Fonds étrangers sont bien tenus, notamment les Russes. L'Extérieure se retrouve à 76.80.

Excellente attitude des Sociétés de crédit, surtout du Crédit Lyonnais à 1.070 fr. Le Crédit Foncier se traite à 660 fr. offrant à l'épargne un placement avantageux de près de 4 0/0.

L'obligation 5 0/0 du Port de Rosario se tient à 458 fr.

En Banque, les Mines de Heen cotent 34 fr. La Durban Oil s'échange à 31 fr. Les Pétroles de Wyoming ont d'actives transactions à 357 fr.

Une communication de la Société des Mines de fer de Larymna annonce que la Société a occupé en janvier 425 ouvriers par jour et que les travaux sont poussés avec toute la célérité désirable. On pense pouvoir commencer les livraisons avant peu.

Légère reprise des Chemins Français.

BANYULS
APÉRITIF AU QUINQUINA
TRILLES
LE SEUL RECOMMANDÉ PAR
MM. LES MÉDECINS
Dans tous les Cafés, les bons Estaminets,
les principales Épiceries et chez tous
les Entrepositaires
Exiger l'étiquette sur la Bouteille

CHRONIQUE DES SPORTS

BOXE

La « Roubaisienne » à Paris

Ainsi que nous l'avions annoncé, MM. Jean et Hubert Desruelles, les sympathiques professeurs des Académies de boxe de Roubaix et de Tourcoing, ont pris part à la fête qu'avait organisée le maître Charlemont à la salle Wagram, à Paris. Nous pouvons même ajouter que nos concitoyens y ont remporté un franc et légitime succès.

Hubert — le petit coq roubaisien, comme l'appellent les sportmen de la capitale — dans son assaut de boxe française avec le réputé boxeur qu'est M. Fernbach, a littéralement enthousiasmé l'assistance.

De son côté, Jean Desruelles s'est taillé la part du lion dans son assaut de canne avec M. Cambaudon et a eu l'honneur de se rencontrer dans un assaut de boxe française avec le maître Charlemont.

Les numéros de cette semaine de la *Vie au grand air* et des *Armes et Marine* contiendront des reproductions photographiques très réussies de ces rencontres.

Programme des Spectacles et Concerts

VILLE DE ROUBAIX

Concert public. — Voici le programme du Concert qui sera donné par les *Mélomanes Roubaisiens*, le Lundi 29 courant, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Hôtel de-Ville :

Première partie

1. La Garonne, chœur (Monestier), Les Mélomanes — 2. Les Semailles, air pour ténor (Goublier), M. Léon Mercier — 3. Don Carlos, air pour baryton (Verdi), M. Bober — 4. Chansonnette (X.), M. F. Jacka.

Deuxième partie

1. Fraternité, chœur (Gevaert), Mélomanes — 2. Abd el Kader, grand air pour basse (X) — M. Debruyne — 3. Le Soir, air pour ténor (Gounod), M. Léon Mercier — 4. Trio de Quentin Durward (Gevaert), MM. P. Debruyne, H. Lecluse, Bober — 5. Chansonnette (X.), M. F. Jacka.

Grand-Théâtre municipal de Lille. — Lundi 29 février. — Bureaux à 9 h. 1/2 ; rid. à 6 h. : Le Grand Mogol, opérette — Ruy Blas, drame.

Mardi 1er mars : **Werther**, drame lyrique.

GUICHET DES RENSEIGNEMENTS

Réponses gratuites à toutes questions demandées par écrit

AFFAIRES DIVERSES

V. C. F. : Nous l'avons envoyé à l'auteur de l'article Labruyère, qui vous répondra sans doute — *E. A. M. 17* : Il suffit d'envoyer le montant de l'abonnement : 18 fr. par an à l'administration, 31, quai Voltaire, à Paris. — *Un intrigant* : Remboursable depuis décembre 1902 par 1.000 fr. à déduire par coupon 20. 30, soit 97 fr. 70 d'octobre 1903, qui n'était pas payable.

LE FACTEUR.

Etat-civil de Roubaix

Du 28 février

Naissances. — Desfontaine Emile, r. des Longues-Haies, c. Jénart 2 — Fournier Louis, rue d'Italie 62 — Hosen Arthur, r. de Rome, m. Rogier 6 — Warnez Gustave, r. de Tournai, mais. Masuro 5 — Delannoy Jeanne, r. du Tilleul 384.

Décès. — Boissart Augustine, 57 ans, ménag., r. de Soubise 84 — Buisseret Louis, 49 ans, coupeur, r. Racine 4 — Craven Georges, apprêteur, Hôtel-Dieu — Margo Emmanuel, 21 ans, s. prof., Hospice — De Croone Laure, 4 mois, r. d'Amin c. Gérard 1.

Publications de mariages. — Entre : Charles Leplat, 28 ans, compt. à La Madeleine et Jeanne Varlet, 21 ans, modiste, r. Descurtes 34 — Alfred Deweer, 36 ans, teinturier, r. des Longues-Haies 50 et Julie Mortier, 22 ans, soign., id. — Jean Seynave, 29 ans, gazier, boulev. Gambetta 25 et Marie Joly, 22 ans, s. pr., r. St-Jean 17 — Désiré Meurisse, 26 ans, domest., r. Béranger 13 et Sophie Vanhesschen, 20 ans, rentr., r. Carpeaux 65 — Eugène Tiberghien, 25 ans, mécan., boulev. de Strasbourg, m. Cassalier 8 et Aline Constant, 26 ans, dévid., r. des Longues-Haies 305 — Amand Leenaert, 24 ans, soign., r. de la Planche-Trouée 12 et Léonie Vancampen, 21 ans, bobin., rue de Lannoy 33 — Kléber Carmain, 25 ans, peign., r. Blanchemaille 56 et Zélia Seynaeve, 19 ans, débobineuse, r. Stéphenson 28 — Jules Carrette, 26 ans, tisser., quai de Calais 1 et Elisa Vancamerbeke, 25 ans, bobin., r. Jean-Bart 11 — Henri Pels, 26 ans, mont. de Jacquards, Tourcoing et Louise Fruleux, 25 ans, servante, rue des Fabricants 58.

Etat-civil de Tourcoing

Du 28 février

Naissances. — Henri Lepers, r. du Bois 2.

Décès. — Joseph Tonnel, 44 ans, empl. r. du Calvaire 53 — Florine Justin, 57 ans, r. du Halot 179 — François Sansdraps, 81 ans, r. des Poutrains 178.

Mouvement du port de Dunkerque

Entrées du 27 février

Leith, v. ang. Astrologer, 664 tx, c. Muller, div., Hecquet.

Rouen, v. Véga, 1632 tx, c. Belitrand, div., Vap. de Charge.

Du 28 février

Bahia-Blanca, v. all. Grenade, 3252 tx, div., Alibert.

B-Ayres, v. Corrientes, 1594 tx, div., Ch. Réunis.

Havre, v. Sidon, 1472 tx, div., Hecquet.

Calais, v. all. Alpha, 1019 tx, lège.

Sorties du 27 février

Londres, v. ang. Sir-R.-Peel, 229 tx, c. Danes, div., Debaecker.

Hull, v. ang. Finland, 4070 tx, c. Welser, lège, Debaecker.

Methil, v. dan. Margrethe, 763 tx, c. Lund, lège, Durinu.

Grimsby, v. suéd. Jarl, 996 tx, c. Back, lège, Hecquet.

Glasgow, v. ang. City-of-Lucknow, 2320 tx, c. Muller, div., Seligman.

Boulogne, v. Ville-de-Boulogne, 504 tx, c. Vandenbroucke, div., Hecquet.

Limerick, v. ang. Temple, 580 tx, c. Jenskins, lège, Morel.

Du 28 février

Hambourg, 3-m. Anne de Bretagne, 1570 tx, c. Bregeon, lège, Fayol.

Buenos-Ayres, v. [illegible], 2716 tx, c. Lever, div., Walford.

Havre, v. Campinas, 786 tx, c. Legareau, div., Ch.-Réunis.

Imprimerie du *Progrès du Nord*, rue Nationale, 11
LILLE.
Le Gérant : A. LECLERCQ.

FLÉTRIE !

Par Jules de GASTYNE

DEUXIÈME PARTIE

L'ENFANT DU CRIME

Et cette pensée glaçait son sang dans ses veines, l'emplissait d'une douleur dont elle s'étonnait elle-même.

Elle était vêtue fort simplement, avec sur la tête une mantille de dentelles blanches, sous laquelle brillait la flamme de ses grands yeux veloutés, et à travers laquelle transparaissait l'or de sa chevelure.

Elle était pâle, et cette pâleur ajoutait encore à sa beauté.

Horace ne pouvait se lasser de la regarder, attendri au-delà du possible par la tristesse qu'il voyait répandue sur son front, sur toute sa face.

L'aimait-elle donc ?

Il commençait à le craindre.

Dans ce cas, aurait-il la force de lui dire ce qu'il voulait, ce qu'il *devait* lui dire ?

Il en doutait maintenant, et il se taisait.

Elle attendait, elle, qu'il lui expliquât le sens des singulières paroles prononcées.

Pourquoi était-il obligé de la quitter ?

Pourquoi devaient-ils être séparés ?

Elle ne le devinait pas et ne pouvait pas le deviner.

Il y avait donc dans sa vie un mystère ? Et dans ce cas pourquoi l'avait-il regardée ? Pourquoi s'était-il rapproché d'elle... avait-il allumé dans son cœur ce feu qu'elle sentait qui ne s'éteindrait plus ?... C'était une mauvaise action, presque un crime de l'avoir affolée ainsi.

Et elle écoutait.

Mais il ne parlait plus, comme s'il avait été effrayé lui-même de ce qu'il avait dit déjà.

Il regardait la nuit.

Et il fallut qu'un mot d'elle l'arrachât à sa sombre rêverie.

Elle murmura :

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Oui, en effet, vous ne devez pas me comprendre.

Elle ajouta :

— Et je ne sais pas pourquoi vous me dites cela.

— Je vais vous le dire, mademoiselle, si vous voulez bien m'écouter pendant quelques minutes.

— Parlez, monsieur.

— Je vais vous dire franchement ce qui se passe en moi depuis le jour où j'ai eu le malheur de vous apercevoir ici, sur ce bateau.

Elle se récria :

— Le malheur ?

— Oui, répliqua-t-il, vous allez le voir, c'est un malheur pour moi. Et cela aurait pu être un si grand bonheur, le seul, l'unique bonheur ! Mais il n'y faut pas songer. Bientôt vous comprendrez. Oui, poursuivit-il, à partir du jour où je vous ai aperçue, je ne m'appartins plus. Un feu inconnu embrasa tout mon être. Je ne vis plus que vous, la mystérieuse inconnue entrevue un jour comme une lumière, car vous n'étiez encore qu'une inconnue pour moi. Je n'avais pu encore ni vous approcher ni vous parler... Et je vous aimais.

— Vous m'aimiez !

— Oui, pardonnez-moi de vous le dire ainsi, brutalement. Si mon amour pouvait avoir des suites, comportait quelque espérance, je ne vous parlerais pas ainsi. C'est à votre mère d'abord que je l'aurais déclaré. Mais il n'y faut pas songer, à cet amour. Il ne faut ni vous en offusquer ni chercher à vous en défendre. C'est la première fois que je vous en parle, mademoiselle, mais ce sera aussi la dernière. Je ne vous en parle que pour vous dire combien je suis malheureux, que pour vous demander d'avoir pitié de moi, pour que vous ne m'accusiez pas d'avoir paru vous aimer un jour, puis d'avoir disparu sans vous donner d'explications. Oui, je vous aime, mademoiselle, je vous aime profondément encore aujourd'hui, je vous aime comme on ne vous aimera peut-être jamais, et il est probable que je vous aimerai toujours ; et pourtant je suis venu à vous pour vous faire mes adieux.

Elle tressaillit.

— Vos adieux !

— Cela ne peut pas vous émouvoir comme moi, reprit-il, déchirer votre cœur comme le mien, car vous ne m'aimez pas, vous.

Elle fixa ses yeux sur ses yeux.

— Et si, pourtant, je vous aimais, dit-elle.

Il frissonna... Il frissonna de la tête aux pieds.

— Vous m'aimeriez ?... s'écria-t-il.

— Croyez-vous donc mon cœur plus insensible que le vôtre ?

— Ah ! s'écria-t-il avec un accent de désespoir intraduisible, c'est alors, si vous m'aimiez vraiment, que mon malheur serait double, irréparable !

Il ajouta :

— Mais vous ne m'aimez pas. Dites-moi que vous ne m'aimez pas, si vous ne voulez pas me voir mourir de douleur à vos pieds !

— Je ne sais pas, dit-elle, ce que signifient vos paroles, mais je n'ai jamais menti et je mentirais en disant que je ne vous aime pas.

— Vous m'aimez ?

— Je vous aime. Je l'ai avoué à ma mère... Et, quoi qu'il arrive, quelque destinée qu'ait cet amour, je sais maintenant qu'il me tient tout entière, et qu'il ne me quittera plus !

Horace leva les bras au ciel.

— Oh ! malheureux, clama-t-il, malheureux que nous sommes tous les deux ! Quel démon fatal nous a donc jetés l'un vers l'autre ?

Elle le comprenait de moins en moins.

Chaque parole qu'il prononçait augmentait l'obscurité autour de lui, le mystère dans lequel il s'enveloppait.

Elle demanda, pour tâcher de le faire s'expliquer :

— Votre père n'approuve pas cet amour ? Votre père ne veut pas que vous m'épousiez parce que je suis pauvre ? Ma mère me l'avait fait pressentir. Et c'est pour cela que je vous fuyais.

— S'il n'y avait pour nous séparer, s'écria-t-il dans un moment d'exaltation indicible, que mon père ou l'inégalité de notre fortune, je quitterais mon père et je jetterais à la mer tout ce que je possède pour être aussi pauvre que vous !

— Quoi, alors ? bégaya-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne le sais pas moi-même... et je ne le saurais peut-être jamais. Mais il y a dans ma naissance un secret qu'on ne veut pas me dire, qui fait que je ne suis pas digne de vous, que je ne puis pas vous épouser, que je ne puis épouser personne... Je n'ai pas de nom.

— Fils naturel ! fit-elle. Que m'importe ? Qu'importe à ma mère et à moi ?

— Ce n'est pas cela. Si ce n'était que cela ! Je suis au-dessous de ceux qui n'ont pas de nom, car j'en ai un qu'on ne peut pas révéler. J'ai une mère que je n'ai jamais connue et qu'on ne peut pas me faire connaître. Je suis le plus malheureux et le plus désespéré des hommes !

Il cessa de parler.

Et Liliane vit avec effroi briller dans ses yeux de lourdes larmes.

Une profonde pitié envahit son âme.

Elle se rapprocha de lui et dit :

— Qui que vous soyez, quelle fatalité qui vous poursuive, je vous aime, et je ne cesserai pas de vous aimer !

Et elle s'éloigna brusquement, comme épouvantée de cet aveu.

Il tendit les bras vers elle, et seul, car personne ne passait plus sur le pont à cette heure avancée, il jeta à la nuit ces paroles :

— Ah ! quoi qu'il arrive, tu seras toujours la lumière de ma vie, l'étoile vers laquelle se porteront mes regards extasiés. Je ne t'oublierai pas, je t'aimerai toujours. Et si un jour mon avenir s'éclaire, c'est toi qui sera la fée de mon bonheur !

Il s'arracha à son extase et quitta le pont pour rentrer dans sa cabine.

Il y rencontra son père, qui l'attendait.

Il avait encore le visage tout rayonnant et le baron lui dit :

— Tu l'as vue ?

Il inclina la tête.

— Et tu lui as dit ?

— Un éternel adieu.

— Et tu m'en veux ?... Et tu m'en veux... Tu me rends responsable de ton malheur ? Tu as raison, mon fils. Ta mère est une sainte, et c'est moi seul qu'il faut condamner !

— Ce n'est pas cela, dit Horace, qui peut condamner son père. Je ne sais pas ce que vous avez à vous reprocher, et je ne vous reproche rien. Je suis malheureux, je ne sais pas par qui. Vous me dites que c'est par vous, et j'ai peine à le croire. Mais je supporterai mon malheur sans me plaindre. Je ne reverrai plus celle dont me sépare un obstacle que j'ignore et que vous me dites infranchissable. Je n'aimerai plus. D'ailleurs, pourrais-je aimer maintenant une autre qu'elle ? Je ne le crois pas. Je deviendrai pareil à bien des jeunes gens que je connais, et j'aurai comme eux, des liaisons où le cœur n'a